

La Marionnette

JOURNAL SATIRIQUE

Paraissant le Dimanche

Les Abonnements pour Lyon ne sont pas reçus.

Départements :
4 fr. par semestre

DÉPOTS A LYON : CHEZ TOUS LES LIBRAIRES,
Et aux Facteurs-Réunis, passage des Terreaux

Bureaux : A l'Imprimerie, Cours Lafayette, 5.

Les manuscrits et la correspondance devront être adressés à

M.-B. LABAUME

Cours Lafayette, 5

Les lettres non-affranchies seront refusées.

Les manuscrits non-insérés ne seront pas rendus.

NOS PROCÈS

C'est mardi huit décembre que doivent revenir devant le Tribunal correctionnel les débats de la nouvelle poursuite exercée contre nous par le Ministère Public, sous la prévention d'avoir traité de matières politiques et d'économie sociale dans un journal dépourvu de timbre et de cautionnement (Onze numéros à partir du 19 juillet).

Quelle sera l'issue de ce second procès ?

On comprend notre ignorance à ce sujet, mais les sévérités ordinaires des Tribunaux à l'endroit de la presse ne nous laissent qu'un mince espoir de sortir de la bagarre sans y laisser pied ou aile.

Dans tous les cas, en vertu de la nouvelle législation sur la presse, législation qui s'applique indistinctement à tous les journaux, la *Marionnette* ne peut être supprimée que pour crime, et Dieu merci, nous n'en sommes pas là.

Quoiqu'il en soit, afin de prévoir toutes les éventualités, afin de pouvoir parler désormais de chapeaux, de robes à queue, de macadam, de gelée ou de grand vent,

sans nous voir accusés de traiter d'économie politique et sociale,

Nous avons pris nos mesures pour publier dimanche prochain 13 décembre

LA MARIONNETTE POLITIQUE

Cette transformation qui ne changera rien à l'esprit et aux allures du journal, et n'aura d'autre résultat que de donner les coudées plus franches à nos appréciations, — cette transformation nous impose de nouvelles charges, de nouvelles obligations, et malheureusement nous sommes dans la nécessité de demander au public de vouloir bien les supporter avec nous.

Chaque numéro, par exemple, portera une petite marque noire appelée timbre, qui coûte deux centimes.

En outre, il nous faut verser dans les caisses de l'Etat un cautionnement de *trente mille francs*, et Sa Majesté l'Etat ne donne qu'un taux d'intérêt fort réduit.

Par toutes ces raisons qui nous seront communes avec nos confrères politiques, — et attendu que nous ne jouissons pas des immunités du *Petit Moniteur* qui, malgré cinq centimes de timbre, se vend cinq centimes et trouve le moyen de bien faire ses affaires;

Par toutes ces raisons, la *Marionnette politique*

afin de pouvoir vivre, — devra se vendre quinze centimes.

Nous comprenons l'écueil : — on a deux sous dans sa poche, — on n'en a pas trois, — deux sous sont une pièce ronde qu'on trouve tout de suite, — trois sous il faut chercher.

Mais nous avons une confiance assez robuste dans l'attachement et la sympathie de nos lecteurs, pour penser qu'ils n'y regarderont pas d'aussi près, et nous sommes persuadés que la *Marionnette politique* à quinze centimes, aura le même succès que la *Marionnette satirique* à dix centimes.

Du reste, comme cette augmentation sera quelque peu supérieure à l'augmentation de nos nouvelles charges, — qu'on sache bien que nous ne voulons en aucune façon bénéficier de cette différence en plus — qui sera consacrée par nous, soit à des améliorations, soit à des avantages spéciaux, soit à des combinaisons qui toutes, bien entendu, tourneront au profit de nos lecteurs.

Quelles seront ces améliorations ou combinaisons et avantages ? on comprendra sans peine que la nouvelle situation qui nous est faite inopinément, que les embarras et les soucis de deux procès, que la difficulté matérielle de réunir en quelques jours les trente mille francs à verser dans la bourse de l'Etat, ne nous ont pas permis de prendre à cet égard un parti bien arrêté.

Démétrius. — Debout, Diogène, debout.

Diogène. — Quel est cet autre criard ? Décidément ce n'est plus tenable et je vais demander à changer d'enfer. Que veux-tu misérable bavard ?

Démétrius. — Je veux, Diogène, je veux qu'avec moi, avec Cicéron, avec Gracchus, avec tous les personnages illustres rassemblés ici, tu viennes saluer le prince de l'éloquence, l'avocat éminent dont la parole persuasive savait pénétrer jusqu'au cœur des juges, le tribun fougueux qui dans ses élans bouleversait les assemblées...

Diogène. — Oui, Berryer. — Démétrius, j'ai bien sommeil, ne pourrais-tu me laisser dormir en paix.

Démétrius. — Hé quoi, ne saurais-tu secouer cette torpeur ridicule ? ne saurais-tu te réveiller de cette indifférence coupable au moment où l'un des plus grands génies humains va paraître devant toi ?

Diogène. — Démétrius tu m'ennuies avec tes grandes phrases et tes éclats de voix, sans doute tu te crois à l'Agora.

Démétrius. — Que faut-il donc, malheureux, pour t'émouvoir, pour rechauffer ton cœur de glace, pour vaincre l'inertie de tes sentiments ?

Diogène. — Il faut, ami Démétrius, me prouver que vos millions, vos conspirateurs pontiques, vos musiciens de génie et vos grands orateurs, vivront plus longtemps dans la mémoire des hommes que ton serviteur dont l'unique mérite est d'avoir passé son existence dans un tonneau.

Ose trouver un poète ou un conquérant plus célèbre que moi ! Voilà ce que c'est que la gloire ; pèse ce qu'elle vaut, et laisse la moi mépriser à mon aise.

ROB-ROY.

Reproduction de la MARIONNETTE

DIALOGUE DES MORTS

Diogène. — Où cours-tu si vite Crésus ? Quel sujet te bouleverse et d'où vient cette mine effarée ?

Crésus. — Diogène, ne m'arrête pas, je veux le voir, je veux le voir.

Diogène. — Qui, qui ?

Crésus. — Ce mortel qui vient de descendre aux sombres bords, ce mortel plus riche que tous les rois de la terre, plus riche que moi !

Diogène. — Ah ! Rotschild !

Crésus. — Tu sais son nom ! tu l'as vu peut-être ?

Diogène. — Moi, non : sans doute il a passé près de moi, mais je ne me suis pas retourné pour le regarder.

Crésus. — Pas regardé, insensé...

Diogène. — Comment insensé !... En quoi veux-tu qu'il excite ma curiosité ? N'est-il pas semblable à tous les hommes, qui par milliers vont et viennent autour de moi, ses trésors lui ont-ils donné trois bras, quatre jambes ou deux têtes ? S'il ne s'agit que de voir un homme riche, le spectacle de ta personne me suffit et je n'ai point envie d'une seconde représentation. Bonsoir.

Catiline. — Diogène, Diogène, bougez-vous donc ?

Diogène. — Bon, quel est l'importun qui vient me déranger ? hé quoi, Catiline ! Quelle mouche vous pique, mon ami ; venez-vous de vous disputer avec Cicéron ?

Catiline. — Il s'agit bien de Cicéron ! Je cours recevoir un illustre confrère.

Diogène. — Mazzini ?

Catiline. — Oui, Mazzini ; le plus habile des conspirateurs modernes, celui qui sans armée, sans flotte, avec la seule autorité de son nom a renversé des trônes et fait vaciller la couronne sur le front des plus puissants souverains.

Diogène. — Il est mort quand même ; — passe ton chemin, Catiline, je ne reculerai ni n'avancerai d'un pas pour voir ton grand homme.

Catiline. — Va donc, chien !

Diogène. — Tu as tort de te fâcher ; tes injures me sont indifférentes aussi bien que le seraient les compliments, et pas plus pour me venger des uns que pour te remercier des autres, je ne me donnerais la peine de te répondre. — Va-t'en, je veux dormir.

Le Dieu Pan. — Tu, tu, tu, tu, tu, tu.

Diogène. — Faut-il encore qu'une musique maudite vienne troubler mon sommeil. Tiens, c'est vous, Dieu Pan ! Quel événement vous amène parmi nous avec votre flûte à sept trous ?

Le Dieu Pan. — Comment, tu ne t'en doutes pas, tu ne devines pas que je viens rendre hommage à l'illustre musicien dont les Parques ont tranché les jours, à l'homme de génie qui composa *Guillaume Tell* et le *Barbier de Séville*, à celui que Meyerbeer appelait le Jupiter de la musique.

Diogène. — Rossini ! On dit qu'il faisait très-bien la cuisine ; Je haille, adieu.

Le Dieu Pan. — Homme grossier et sans âme !

Diogène. — Dis-moi, Dieu Pan, toutes les sottises qu'il te plaira, mais ne m'empêche pas de dormir.

Mais que le public s'en rapporte à nous, qu'il nous permette de nous dégager les bras et les jambes du réseau de poursuites qui nous entoure, soit en première instance, soit en appel, — et alors nous aviserons aux moyens de réaliser au profit de nos lecteurs, de nos amis plutôt, toutes les bonnes choses que nous rêvons pour eux.

Ah ! nous allons oublier...

AFFAIRE VAISSE

A l'audience de lundi dernier, — sur les réquisitions de M^e Dubost, avocat des héritiers Vaisse, — la cause a été reportée à huitaine.

Un incident assez curieux a marqué cette courte audience.

Au moment où la Cour prononçait le renvoi, — une femme à l'air égaré s'est écriée en désignant du doigt M. Labaume :

— Condamnez cet incendiaire, condamnez ce révolutionnaire !

Cette femme était folle ou devait l'être.

Nous aimons à croire qu'elle ne fait pas partie des héritiers Vaisse.

Donc, à lundi le procès Vaisse.

A mardi le procès du ministère public.

A mercredi.... Oh non ! il n'y en a pas encore pour tous les jours de la semaine.

Et à dimanche la MARIONNETTE POLITIQUE

Contrairement à ce qui a été fait jusqu'à ce jour pour la *Marionnette littéraire*, la *Marionnette politique* prendra des Abonnements de six mois et d'un an pour Lyon et les Départements.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT :

Abonnement pour Lyon. . . . 1 an 8 f. 6 mois 4 f.
Abonnement pour les Départements 1 an 10 f. 6 mois 5 f.
Abonnement pour l'Etranger . . 1 an 12 f. 6 mois 6 f.

PARTIE OFFICIELLE

Petit bonhomme vit toujours

C'est toujours moi, z'enfants, je sis encore en vie. Vous ne vous étiez p't'être imaginé que j'avais laché la traile, que je n'avais fait mon crevonnement finable, pace que j'avais bavassé un brin l'autre semaine ; allons donc ! on s'escanne pas comme ça, comme un peteux, on rend pas ses comptes avant que la Parque assassineuse n'oye aiguisé ses feurces et vous oye gandoyé dihors. J'aurais pas enfilé la grand'veste sans manches sans vous dire aguieu, mes belins.

C'est ben vrai que quand y vous débaroulez sus le coquelichon un ponteau de c'te longueur, on est tout bouligué et sus le m'ment on se laisse tomber en bouze, on fiageolle sus ses guibolles, on est prope à ren. Quand ce M'sieu Mariller s'est amené avé son papelard machuré, que je n'ai appinché c'te façure, avé ce tas de criminations, et pis que c'te grande fantôme d'Impolitique volait se ficher un coup de torchon avé moi, pour sûr mes boyes n'en ont gassé dans ma basanne ; qui-là que serait venu me grabotter le menillon pour me faire rire n'aurait perdu son temps, et le mitron n'a chomé ce jor-là, la rue du pain n'était dépavée.

Mais un cogne de m'n'espèce, ça se demarcoure pas si vivement ; c'est pas le parmier atout que j'attrape et gn'a ben de z'outes fois que mon mequie n'a été saccagé, qu'y semblait qu'y n'en restait ren de ren. J'ai aboulé dans le questin de ma

comprentette toutes les canettes de l'irréflection, je n'ai devidé toutes les pantines de ma jugeotte, et je m'ai cogné dans la caboche qu'une marionnette comme moi, ça n'a la vie pus dure qu'un pillo. Si un coup de tavelle vous applatit un autegone comme une bardanne, cent coups de picarlats défrisent pas tant s'lément mon sarsifis, et pis si à feurce de me sigroller on dépontèle ma caboche, qu'on la fiche aux z'équevilles, avé deux yards de tyeul et un couteau de six sous de St-Claude on peut manigancer une frimoesse comme la mienne, et gn'a toujours un cavet qu'a un brin d'aimé et de malice pour y donner ma ressemblance. Ça qui est le pus emmiellant, c'est de me faire debobiner de gandoises chenuses, de me faire bagasser de gognandises que les frangins de Lyonnais pussent gober et avaler sans barguigner. Eh ben ! pour c'te histoire faut appondre les fils d'aplomb, n'avoir de comodés solides et s'amener en beau devant le public en gigaudant pas de guinguoi. Quand le mequie est prêt, que la chaîne est bien tirante, que vote longueur n'esse sogneusement remondée, y a pus qu'à faire marcher le battant et la pédale en reluquant si y casse pas de fils dans la medée et si y passe pas de gros bourrons au peigne.

Enfin, z'enfants, vous tarabustez pas trop, vous faites pas de mauvais sanque, ça serait ben dommage si on vous coupait le sifflet et si vous poyez pus vous relacher les babines de ces plats que je vous pitrogne dans ma boutique à blagues, à cha dimanche. Vous pouvez ben vous faire de z'idées qu'une marionnette file pas comme une faignante ou un argent de chance, elle cane pas devant l'ouvrage et c'est pas possible que tant qu'y gn'aura une tripotée de porlichinelles galavards, de z'arlequins filous, de pierrots hugnasses, de colombines catolles, de cassandres roupillards, une tapée de pantlins et de poutrones que vous ablagent, de piqueurs d'once que vous chiquent le sanque, de bargeois petafinés que font leur fameux, de vanupieds que vous embarlificotent, de voyous que se sansouillent dans toutes les boutasses, de z'im-b'ciles que font la bobbe, de plumassiers que trament leurs menteries, de guerdins, qu'arquepincent les agotiaux, des z'honnêtes gensses dans leurs traquenards, voui, c'est pas possible qu'y n'oye pas dans le fiernement des marionnettes un Guignol incapable de faire reluire sus vos margoulettes, la bluisante lumière du chelu de la moralisance et du soleil de la vertu ! !

A pas peur que je vous incurque de saloperies dans l'estôme, que je vous fasse passer vos pecuniaux dans la profonde d'un tas de filous, que z'éventent des jointes en fer pour appondre des pays et faire bajafler de blagues à une espèce de télégraphe à la trique ; a pas peur que je fourre dans la caboche de vos colombes de z'histoires pharamineuses que les fasse déclaveter ou lacher la rase de l'hornété.

Ai-je t'y jamais cogné le pif des gones qu'ont la conscience nette, et sans z'impanissures ? Ai-je t'y marpaillé le museau de ceusses que filent droit sus c'te boule charogneuse ? Ai-je t'y allongé ma trique sus de z'estatues ben plantées et que branlaient pas au manche ? Ai-je t'y fiché aux équevilles de z'irréputations sans crapiauds ou sans arbalettes ? non ; eh ben, alors, faut que je continue mon saraboulement pour les autes, mais quand même de fois que gn'a j'ai avalé mon batillon pour pas qu'on me coupe, y paraît que je n'en ai trop bagassé, et à c't heure, faudra que j'aboule de z'escalins en magnère de z'impunitons pour me garer des feurces de c'te sale masque de z'Impolitique.

Les jornaliseurs, voyez-vous, z'enfants, c'est comme les toutous, faut qu'y crachent des yards pour n'avoir le droit de vivre, et encore, on a biau leur z'y rencogner de museyères, c'est ben souvent qu'y z'agraffent le bocon qu'on leur z'y jette toute l'année.

GUIGNOL.

PARTIE NON-OFFICIELLE.

Des personnes bien informées assurent qu'avant de mourir, M. Rotschild avait composé son épitaphe ainsi conçue :

Ci-git un homme de BIENS.

— On raconte qu'un journaliste, récemment condamné, s'est écrié en entendant son jugement : On me tire dessus, je fournis des balles, c'est moi qui rapporte à l'Etat, quel chien d'arièt !

— Aux dernières chasses de Compiègne, les cerfs ont refusé de se laisser forcer. Il paraît que ces animaux vont passer en police correctionnelle comme coupables de manœuvres et pour avoir fui devant les meutes.

A TRAVERS LA SEMAINE

Avez-vous, chers lecteurs, versé quelques larmes sur l'exécution de Monti et de Tognetti ?

Pour moi, je me suis senti un grand chagrin en pensant à ces pauvres diables qui pour gagner un modique salaire (vingt écus dit-on) ont eu le courage de faire sauter une caserne, et avec la caserne une trentaine de zouaves pontificaux enfermés dedans.

La seule chose qu'aient regrettée ces deux honnêtes gens, c'est qu'il n'y eut pas davantage de zouaves. — Ils avaient bien pris leurs mesures pour que la compagnie tout entière fut écrasée, — mais un mauvais guignon les a trompés : bast ! erreur ne fait pas compte, et il ne faut pas leur en vouloir.

Aussi devant un pareil héroïsme, on ne saurait blâmer trop énergiquement la cruauté du gouvernement pontifical pour avoir condamné à mort et fait exécuter deux patriotes à vingt écus, dont la seule peccadille était d'avoir eux-mêmes condamné à mort et exécuté une trentaine de leurs semblables.

Ecoutez, — dussé-je être poursuivi pour manœuvres à l'extérieur, — je propose d'ouvrir une souscription à l'effet d'élever un monument funéraire à la mémoire de ces deux braves : — on mettrait l'inscription suivante :

*A Monti et Tognetti,
Victimes de l'assassinat
De trente zouaves pontificaux
ont regretté
Qu'il n'y en eut pas davantage.*

★ ★

Parlez moi plutôt de ces braves Suisses. — Marie Jeanneret qui a empoisonné une douzaine de personnes sans y être poussée par aucune passion, uniquement par amour de l'art, et à cause de l'agrément que lui procurait le spectacle d'un malheureux, râlant, verdissant, se tordant dans les dernières convulsions, — Marie Jeanneret vient d'être condamnée à vingt petites années de travaux forcés.

Quels excellents hommes que ces jurés genevois : — ils n'ont pas voulu priver entièrement cette pauvre femme de l'occupation qui faisait les joies de son existence.

Une simple suspension !

Il faut bien que cette pauvre femme revienne dans ses foyers et puisse reprendre son commerce momentanément interrompu pour cause de décès — de ses clients.

★ ★

Ne quittons pas le gibier de potence : — je veux parler d'un journaliste.

A Nîmes, M. Yves Guyot a été condamné à mille francs d'amende pour offense envers l'Empereur.

Il aurait été condamné à beaucoup plus, paraît-il, s'il eût été moins jeune.

Mais vu l'extrême jeunesse du prévenu, le Tribunal a cru devoir se montrer indulgent.

Quel âge a donc M. Yves Guyot ?

Certes, ce n'est pas moi qui blâmerai le Tribunal de Nîmes de son indulgence, et mon confrère n'eût été condamné qu'à trente cinq sous d'amende que j'en ressentirais une joie difficile à contenir.

Seulement on me permettra de trouver une semblable démarcation véritablement déplorable pour les journalistes quadragénaires ou quinquagénaires, auxquels on ne saurait raisonnablement faire un crime de leur âge avancé, — vu qu'il n'y a pas de leur faute et que c'est une infirmité de naissance.

Du reste, écartant du débat la personne de l'Empereur, à mon goût, l'épithète de gredin ou de scélérat a autant de gravité injurieuse chez une plume de vingt ans que chez une plume de quarante.

C'est pourquoi l'indulgence du Tribunal de Nîmes, non pas comme principe, grand Dieu ! mais en tant qu'elle s'applique à l'âge tendre de notre confrère, me semble un précédent fâcheux ou tout au moins désagréable à l'endroit des écrivains grisonnants.

A moins que M. Yves Guyot ne soit en bas âge, — ce qui semble inadmissible à première vue.

M. Francisque Sarcey a fait cette semaine, dans le *Gaulois*, sa profession d'athéisme.

Que M. Sarcey soit athée, si tel est son bon plaisir, cela ne regarde personne.

Mais du moment qu'il croit devoir donner à ses convictions intimes la publicité d'un journal très-répandu, on est en droit de les discuter et de lui dire :

— Vous ne voulez pas de Dieu, à merveille, — mais qui mettez-vous à sa place ?

Probablement M. Sarcey répondra : — Je n'en sais rien.

Alors, doute pour doute, il ne vaut pas la peine de changer.

On s'explique mal, en vérité, la manie grotesque qu'ont certaines gens de nier l'existence de Dieu : — je mets au défi tous les athées de trouver un personnage quelconque qui puisse le remplacer avantageusement.

Où, trouvez-moi, trouvez-moi une divinité qui plus bénévolement laisse associer son nom à tous les actes, à toutes les passions, à toutes les ambitions, à toutes les convoitises, à toutes les hypocrisies de l'homme.

Du petit au grand, il ne se passe pas un jour, pas une heure, que de toutes parts on n'invoque le nom de Dieu pour les choses les plus saugrenues, les événements les plus baroques et les plus contradictoires.

Celui-ci montera un magasin de nouveautés, et mettra sous la protection de Dieu la vente de ses soieries et de ses indiennes.

Celui-là inventera une pratique pieuse impossible, un pèlerinage incroyable, et se servira du nom de Dieu pour arracher des offrandes et des souscriptions aux fidèles naïfs.

Cet autre s'emparera d'une province, mettra les gens à contribution et dira : C'est au nom de Dieu !

Huluberlu règne : c'est par la grâce de Dieu !

Colin-Tampon renverse Huluberlu et règne à son tour : C'est encore par la grâce de Dieu !

Amatibau flanque Colin-Tampon à la porte et s'assoit sur son trône : C'est toujours par la grâce de Dieu !

Et au milieu d'un pareil cahot, d'une pareille confusion, Dieu demeure impassible, Dieu se laisse invoquer tour-à-tour par des coquins, des ambicieux et des imbéciles, sans leur dire : — Halte-là, je vous connais, n'allez pas mêler mon nom à vos vilaines affaires !

Certes, l'indifférence de Dieu s'explique facilement par la profonde pitié ou plutôt le profond mépris que doivent lui inspirer les humains qui grouillent à plusieurs millions de pieds au-dessous de lui.

Mais, pour cette raison ou pour une autre, hommes, mes frères, ne demandez pas à en changer, car, en vérité je vous le dis, nous ne trouverons personne qui s'accommode aussi bien de toutes nos sottises, et sur lequel nous puissions aussi facilement rejeter la responsabilité de toutes nos vilenies.

Chacun sait que l'illustre M. Montfalcon est l'auteur d'une *Histoire monumentale de la ville de Lyon*, tellement monumentale qu'elle est destinée seulement aux têtes couronnées. Une de ces dernières, celle d'Alexandre II, empereur de toutes les Russies, de passage en France, a reçu l'ours en question en plein visage : le czar vient d'en témoigner sa reconnaissance à notre estimable compatriote, sous forme de bague. Celui-ci s'est empressé d'en envoyer la nouvelle aux journaux de la localité, mais pourquoi nous avoir privé de cette communication ? On a des amis ou on n'en a pas.

De charitables personnes, ayant appris que M. le comte Walewski n'avait pas laissé de fortune qui vaille la peine, s'apitoyaient déjà sur le sort de sa veuve. Elle est aujourd'hui à l'abri du besoin.

Le *Gaulois* assure que M^{me} Walewska possède :

- 1° 20,000 francs de rentes du chef de son mari ;
 - 2° 30,000 francs par an comme dame d'honneur de l'Impératrice.
 - 3° 750,000 francs formant sa part du rachat par l'Empereur d'un domaine dans les Landes.
 - 4° Une pension sur la liste civile.
 - 5° Un projet s'élabore au Conseil-d'Etat pour lui assurer 20,000 francs de rentes viagères.
- Croyez-vous qu'on puisse vivre à moins ?

Je ne pense pas qu'il arrive à un pareil résultat sur ses vieux jours, l'industriel qui a eu l'idée d'exploiter comme jouet d'enfant les deux succès de l'année : Rochefort et le vélocipède.

Depuis quelques jours on aperçoit à la montre d'un bimbelotier de notre ville — pas de réclames s. v. p. — un jouet représentant Rochefort à cheval sur un vélocipède éclairé par une lanterne. L'audacieux publiciste et le dada à la mode accouplés pour la plus grande joie des enfants et la tranquillité des parents !

JACQUES DANIEL.

ALLUMETTES-BOUGIES

Voici trois lignes que je retrouve dans mon calepin où je les avais notées jadis à l'actif des trois notables personnages morts tout dernièrement.

Rossini est le dieu des NOTES,
Havin est le cauchemar des NONOTES,
Rothschild est le roi des BANKS-NOTES.

C'était l'autre jour la fête des jeunes filles. La *sainte Catherine* m'a inspiré ce *sain quatrain* :

Telle qui, demoiselle, a sainte Catherine
Pour patronne, — aussitôt qu'elle est dame, — haro !
Place dans son boudoir le buste en cornaline
De Catharina Cornaro.

La fameuse prime du *Gaulois*, l'*ALBUM MUSICAL*, est, paraît-il, en très bonne voie ; l'affaire marche comme sur des rou...lades. Allons, tant mieux.

Mais cet album, soit dit entre nous, ne saurait faire qu'un médiocre plaisir aux abonnés qui, comme moi, ne savent pas distinguer entre elles les différentes *clefs des chants* ; à ceux-là, si j'étais M. Edmond Tarbé, j'offrirais en échange le recueil autographié des lettres qu'il a reçues d'Espagne, et j'annoncerai ainsi la chose en tête de mon journal :

Ce recueil de lettres, SERRANO-1° PRIM.

Nadar se trouvant en province, entra un soir dans un théâtre ; on donnait (stalles d'orchestre, 3 fr.) la *Dame Blanche*. Le Georges Brown de l'endroit était d'une corpulence à faire paraître étiques Ulbach et Monselet. Au moment où il venait d'entonner la fameuse romance d'une mélodie si vaporeuse et si éthérée : *Viens, gentille Dame*, etc., Nadar s'écria : Pour le coup, en voilà un dont on peut dire qu'il est *plus lourd que l'Am*.

On envoie Calino porter une lettre. — Tu iras, telle rue, lui dit son maître, au numéro 6 ; tu monteras quatre étages, c'est la porte à gauche. — Calino part, oublie en route les indications qu'on lui a données, et au lieu d'entrer au numéro 6, entre au numéro 16 qui n'a que deux étages ; arrivé sur le palier du second, Calino ne pouvant poursuivre son ascension mais se souvenant que son maître lui a dit de monter quatre étages, redescend tranquillement au rez-de-chaussée, remonte aussitôt de rechef jusqu'au second et frappe à la porte de gauche !

On vient de condamner en police correctionnelle un nommé Lemoine qui avait volé un paletot à l'étalage d'un tailleur.

On a bien raison de dire que *l'habit ne fait pas le moine*, c'est au contraire, on le voit, *Lemoine qui fait l'habit*.

S. TRABAN.

Conseils à un Malade

Vous êtes malade, mon ami, et pour vous guérir vous suivez un mauvais chemin.

Les remèdes violents ne sont point votre affaire : laissez-les au plus vite, et croyez que vous vous en trouverez mieux.

Je sais ce que vous allez me répondre : vous allez me citer cette maladie grave que vous eûtes il y a plusieurs années, à la suite d'une escapade imprudente pendant une nuit d'hiver, — maladie qui ne céda que devant un traitement aussi prompt qu'énergique.

Mais considérez, mon ami, que les temps sont changés, ce qui vous a réussi jadis serait aujourd'hui la ruine de votre santé.

Vous n'avez plus un tempérament aussi robuste qu'autrefois, l'âge et les imprudences ont travaillé à délabrer votre constitution qui est devenue impuissante à supporter les remèdes dont vous ressentîtes un si bel effet.

Combien n'en avez-vous pas commis de ces imprudences qui vous ont conduit à l'état où vous êtes ?

A peine guéri de cette maladie terrible où vous avez failli rendre l'âme, — au lieu de chercher dans une vie calme et régulière, dans un régime suivi le rétablissement progressif et complet de votre santé, — vous avez fait abas de vos forces et de votre vigueur.

Alors que vous auriez eu besoin de repos, d'une existence tranquille et exempte de secousses, — vous vous êtes pris tout d'un coup d'une belle ardeur pour les voyages et les excursions lointaines.

Mettant la clef sous la porte, vous devenez subitement l'hôte des wagons et des paquebots : du nord au midi, de l'orient au couchant, vous allez, vous courez comme un étourdi, sans songer aux effets désastreux que ces changements subits de climat peuvent exercer sur votre tempérament. — Avec une insouciance dont on voit peu d'exemples, vous vous exposez tantôt à l'humidité malsaine des brouillards, tantôt aux ardeurs d'un soleil torride : notez que je ne parle ni de la fatigue, ni des secousses du trajet ou de la traversée, ni des accidents inévitables dans d'aussi longues pérégrinations.

Pensez-vous, mon ami, qu'on puisse impunément commettre toutes ces folies ?

Et vraiment vous me faites rire : lorsque revenu dans votre maison, vous sentant les jambes molles, la poitrine faible et le cerveau accablé, — vous demandez à des drogues malsaines et à des remèdes malfaisants une vigueur et une force à jamais perdues pour vous.

Vous n'ignorez pas que malgré les brèches faites à votre patrimoine, beaucoup de vos bons parents aspirent à votre héritage ; je voudrais que vous les vissiez rire et se frotter les mains à chaque nouvelle ordonnance de votre médecin.

Bon, dit l'un en apprenant que vous venez d'avaler une potion : — un mois de moins à vivre.

A merveille, s'écrie l'autre, instruit qu'on vous a appliqué un cataplasme ou un vésicatoire : — six semaines de gagnées pour l'ouverture de sa succession.

Assurément leur joie serait bien faite pour vous éloigner de la voie déplorable où vous vous engagez.

Votre docteur, dites-vous, est plein de zèle : — loin d'en douter, je pense qu'il en a trop.

Désireux de satisfaire vos caprices, il met toute son étude à découvrir des médicaments qui vous procurent un bien-être momentané et une vigueur artificielle, sans réfléchir que par ce système d'excitations dangereuses, il surmène vos organes débilisés et porte le dernier coup à votre constitution épuisée.

Encore un coup, mon ami, arrêtez-vous s'il en est temps encore : arrêtez-vous si vous tenez à prolonger une existence dont vous hâtez la fin par vos imprudences.

Arrêtez-vous, si vous ne voulez être semblable à ces chevaux de course que n'a pas su ménager leur jockey et qui manquant de souffle au bon moment, — malgré les coups de cravache et les déchirures de l'éperon, — succombent avant le but.

VILHELM GIRL.

PETIT DICTIONNAIRE DE LA FABLE.

(REPRISE)

Vulcan. — Dieu du Feu.

En voilà un qui me ferait un sensible plaisir, s'il daignait venir pendant quelques mois s'asseoir chaque jour à mon foyer.

Vulcan lorsqu'il vint au monde était tellement laid et mal fait, qu'aussitôt qu'il fut né, Jupiter, son père, lui donna sa bénédiction et un coup de pied tel, qu'il le précipita du haut en bas du ciel.

Vulcan alla tomber en Angleterre, à Gretna-Green, où il se fit forgeron ; il y fabrique encore aujourd'hui de solides liens conjugaux.

C'est là que prenant en pitié le sort des boiteux et des bossus, ses semblables, il fabriqua jadis, chacun sait ça,

le tonnerre qui, lorsqu'il leur tombe dessus, les foudroie.

De sorte que l'on peut définir le tonnerre : « Un redresseur de torts. »

Vulcan est le mari *in partibus* de

Vénus. — Au génitif *veneris* ; on l'appelle aussi : PHILLIS.

Victoire. — Divinité allégorique et excessivement gaie qui doit être la femme d'un cantonnier du chemin de fer, si j'en crois, du moins, cet air connu :

La victoire en chantant, nous ouvre la barrière.

Est-ce parce que cette Déesse est toujours représentée tenant en main un rameau de *laurier*, que la plupart de nos cuisinières s'appellent *Victoire* ?

Vices. — Les Grecs et les Romains en avaient fait des Dieux. — Diable !

Vestales. — Les *rosières* du temps passé.

Vesta. — Déesse de la virginité.

C'est donc ça, quand un écrivain fait éditer un ouvrage que personne n'achète et ne lit, on dit qu'il a *remporté sa VESTA*.

Vertu. — Sœur de la chasteté.

Et la sœur est-elle heureuse,

A-t-elle z'évu beaucoup d'enfants dans son veuvage ?

Vérité. — Mère de la vertu.

Vous savez pourquoi on la représente toujours sortant d'un puits ?

C'est pour indiquer qu'elle est souvent *altérée*.

S. TRABAN.

THÉÂTRES

Grand-Théâtre. — *Norma*, si longtemps promise, après des mois, des années d'attente, a décidément fait son apparition lundi dernier, et les nombreux amateurs qui garnissaient la salle ont fort bien accueilli le chef-d'œuvre de Bellini. Le succès, hésitant d'abord au premier acte, s'est nettement dessiné au deuxième, et cette fois encore est dû surtout à M^{me} de Taisy. Voici, certes, une actrice à laquelle M. d'Herblay doit les trois quarts des recettes très-raisonnables qu'il fait au Grand-Théâtre ; le dernier quart appartient à M. Delabranche. Cependant on se rappelle encore à Lyon une *Norma*, interprétée il y a déjà quelques années par Mmes Rey-Balla et de Maesen, dans des conditions à peu près irréprochables, et ce souvenir pourrait faire quelque tort à l'exécution actuelle, si nous avions trop de mémoire. Il manquerait peut-être à M^{me} de Taisy un peu d'ampleur et de force dans la voix, un peu de souffle pour atteindre la perfection rêvée ; mais le rôle tel qu'elle vient de le créer ici, malgré cette réserve, fait encore beaucoup d'honneur à notre falcon. Le voisinage de ce talent a eu une heureuse influence sur Mlle Moreau qui, je dois l'avouer, a dépassé mes espérances dans le personnage d'*Adalgise*, et a été très applaudie avec *Norma*, dans la splendide scène du deuxième acte. Par exemple le registre intérieur manque complètement à l'organe de Mlle Moreau ; quand elle veut forcer quelque peu sa voix, elle arrive facilement à chanter faux et à côté du ton. De plus, il faut nécessairement que cette chanteuse légère se défasse de ses airs penchés, de ses petites mines qu'elle prodigue à tout bout de champ ou de chant ; c'est bien assez pour elle d'être obligée d'endosser ce costume de bébé sans adopter encore les gestes d'un enfant demandant sa nourrice. Et puis il y a ce mouchoir dont Mlle Moreau ne pouvait se décider à se séparer, et que

sa main droite n'a pas lâché durant toute la représentation. Pourquoi ce mouchoir ? Était-elle enrhumée du cerveau, ou craignait-elle l'émotion en face des enfants de *Norma* ? Dans tous les cas, je ne l'ai pas vue se moucher une seule fois : alors laissez le mouchoir. Ce malheureux mouchoir m'a tellement absorbé que je me suis à peine aperçu que M. Silva (Pollion) a été assez mauvais, sinon comme comédien et chanteur, du moins comme ténor doué d'un organe toujours désagréable. Quant à M. Marthieu, il a très-mal attaqué et médiocrement chanté son morceau du commencement, il m'a semblé encore peu familiarisé avec son rôle.

Les chœurs ont comme à l'ordinaire manqué d'ensemble et de justesse ; l'orchestre bien conduit a peu laissé à désirer.

Célestins. — La sympathie que j'éprouve pour le talent de Madame Michon, m'a conduit cette semaine à son bénéfice, mais si l'entrain de la bénéficiaire m'a souvent fait rire, la représentation de mercredi ne m'a guère amusé. Une pièce de M. Ernest Legouvé et un vaudeville de M. Deslandes en faisaient les frais.

M. Ernest Legouvé à son titre d'académicien joint celui de dramaturge ennuyeux et s'acquitte à merveille de cette dernière fonction. *Miss Suzanne*, sa dernière production théâtrale, avec ses prétentions politico-philosophico-morales, est un tissu de scènes peu intéressantes, écrite dans un style plat et incolore, sans sel, sans esprit, monotone et lourd. Il y a de tout dans ces quatre actes, les principes de 89, l'instruction obligatoire, l'éducation des femmes, les mœurs américaines, l'aristocratie, le peuple, la fusion des castes par l'amour, enfin un tas de théories, ramassées dans tous les traités de morales, tous les journaux, toutes les pièces de théâtres depuis dix ans. En deux mots, il s'agit d'une madame de Brignolles qui, pour sauver son fils Paul des mains d'une cocotte, a la bonne idée d'attirer chez elle Suzanne, la fille d'un artiste sculpteur, afin que l'amour qui naîtra naturellement dans le cœur de son enfant, le dégoûte de sa grue. Après quoi, quand les deux jeunes gens s'aiment, elle refuse de les unir parce que Suzanne est pauvre et de basse naissance. Malheureusement, cette dernière a été compromise par les assiduités de Paul, et finalement le vieux blason de la marquise est forcé de s'incliner devant l'amour de la fille du sculpteur.

L'élément comique de la chose est fourni par un colonel, grognard du premier empire, qui débite une série de bons mots qui ont l'intention de paraître très drôles et n'atteignent guère leur but. Il y a encore un personnage absurde de vieille fille, rendu par Madame Dalloca, dont elle n'a et ne pouvait tirer aucun parti.

Madame Abit, dans le rôle de Madame de Brignolles, a raté ses effets tragiques ; Madame d'Herblay, dans celui de Suzanne, n'est pas assez jeune, et Mademoiselle Meyer, dans celui de la femme du colonel Tarnier, ne paraît guère avoir une fille à marier.

M. Bondonis et M. Train, ont seuls rendu leurs personnages du sculpteur Villeneuve et de Paul de Brignolles, avec leur talent accoutumé et M. Ménéhant (le colonel), a été moins mauvais que d'habitude.

Le vaudeville en trois actes, *Les Chambres de Bonnes*, sont une course au clocher de situations, de scènes plus ou moins amusantes — plutôt moins que plus — assaisonnées d'esprit au gros sel, de dialogues et de gestes où la morale n'a que faire. Au milieu de ce méli-mélo, les acteurs et actrices de la troupe comique se sont démenés et ont fait leurs efforts pour faire rire les spectateurs. Il y en a qui s'en sont donnés à cœur joie, mais beaucoup sont restés calmes : j'étais de ceux-ci.

FRÈRE JACQUES.

Le propriétaire-directeur E.-B. LABAUME.

Lyon. — Imp. LABAUME, c. Lafayette, 3.